

*Jerzy Lis*

Université de Poznań

### LA LETTRE ÉCRITE À SOI-MÊME DANS LA PRATIQUE DIARISTIQUE

Lors des recherches consacrées aux journaux d'écrivains français, je me suis souvent posé la question concernant l'analogie frappante entre les pratiques diaristique et épistolaire dans l'exploitation du mode conversationnel. C'est d'ailleurs très paradoxal, car elles relèvent des démarches communicationnelles fort inégales dont la nature s'explique par les degrés variables d'intimité de la lettre et du journal. Ces pratiques sont, comme on le sait, centrées sur l'expression très personnelle des sentiments, des besoins, des impressions, bref d'une série d'informations à l'usage de quelqu'un qui est convoqué à participer à cet échange, si échange il y a.

Or, selon les sociologues de la communication la lettre présente un cas relativement facile à classer, car du point de vue de la procédure envisagée elle respecte les opérations de base de l'échange, c'est-à-dire l'élaboration, la remise et la réception<sup>1</sup>. Quant au journal, l'échange est loin d'être évident d'autant plus que la fluidité des opérations mentionnées plus haut est ébranlée par l'affaiblissement du second élément qu'est la remise. En tant que pratique intime, le journal ne s'écrit qu'à l'abri du regard des autres, donc dans l'intimité *intra-muros* de cette forteresse privée qu'est la personne du scripteur. Pour le diariste la notation quotidienne se fait souvent à l'encontre de l'échange (cf. les manies de cacher, cadencasser les carnets et celles d'inscrire les notes avec l'intention de les noyer au fin fond du tiroir), et, c'est ce qui est aussi habituel que paradoxal, cette activité se

---

<sup>1</sup> Cf. J. Lalewicz, *Socjologia komunikacji literackiej. Problemy rozpowszechniania i odbioru literatury* [Sociologie de la communication littéraire. Problèmes de diffusion et de réception de la littérature], Wrocław, Ossolineum, 1985; voir surtout la 1<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup> parties, p. 7-117.

nourrit d'espoir dans la recherche des liens perdus avec l'extérieur dont le journal est bien sûr l'expression la plus immédiate et la plus spectaculaire.

Pour ce qui est du mode conversationnel, le journal et la lettre servent à leur manière d'illustration pour la théorie du dialogue<sup>2</sup>. Sans entrer dans les détails de différentes conceptions de cette théorie, il faut signaler que les perspectives formelles, sémantiques, idéologiques ou fonctionnelles donneraient une vision complète des ressemblances du journal et de la lettre en tant que modèles du dialogue. Peut-on considérer l'écriture diaire comme une instance dialogique alors que, contrairement à la lettre, elle renonce à l'intervention d'un interlocuteur censé participer à l'échange? Selon les opinions courantes, bien stéréotypées parmi les amateurs du diarisme, le journal s'ouvre en l'absence d'un être auquel on pourrait parler et auquel on voudrait confier les secrets. Et pourtant la tenue en solitaire du registre quotidien finit plus tôt ou plus tard par combler cette lacune en inscrivant le destinataire réel ou imaginaire dans le texte même. Cela est conforme à la théorie de Karl Vossler, selon laquelle une seule personne se suffit à elle-même pour dialoguer. Mais, c'est du monologue qu'il s'agit, dirions-nous. Vossler va plus loin en déclarant que le monologue est la forme la plus parfaite du dialogue, compte tenu de l'espace intérieure où ont lieu les entretiens essentiels de l'homme. Puisque toute personne est porteuse du dialogue, sa valeur dépend des rôles que l'individu se distribue lors de l'acte de parler<sup>3</sup>.

Je laisse de côté le bien-fondé du raisonnement de Vossler et je propose de le compléter par la distinction faite par J. Mukařovský à propos du monologue. Selon ce théoricien, les sujets parlant et écoutant sont à tour de rôle passifs et actifs. Entre le «je» et le «tu» se joue au fond un véritable dialogue<sup>4</sup>.

Le caractère dialogique de la lettre et du journal n'est pas de la même nature, car la lettre, au sens traditionnel du terme, suppose le transfert des informations précises à un ou plusieurs destinataires concrets (cf. lettre privée et lettre ouverte). Dans ce sens-là le contenu de la lettre est incessamment soumis à la vérification de la part du destinataire. D'ailleurs le choix de la substance textuelle de la lettre s'effectue en fonction de la relation réelle entre l'auteur et son lecteur. Il va de soi que l'expéditeur prend en compte les intérêts du destinataire, ne serait-ce que pour le

<sup>2</sup> Cf. *Dialog w literaturze [Dialogue en littérature]*, éd. E. Czaplewicz, E. Kasperski, Warszawa, PWN, 1978.

<sup>3</sup> Cf. K. Vossler, *Mówienie, rozmowa i język* [«Parole, conversation, langue»] dans K. Vossler, L. Spitzer, *Studia stylistyczne [Etudes stylistiques]*, éd. M. R. Mayenowa, R. Handtke, Warszawa 1972, p. 110-114.

<sup>4</sup> Cf. J. Mukařovský, *Wśród znaków i struktur. Wybór szkiców [Parmi les signes et les structures. Choix d'études]*, éd. J. Sławiński, Warszawa, PIW, 1970, p. 183-227.

ménager ou pour lui cacher telle ou autre information. Le contenu du journal échappe à cette opération du simple fait que les données inscrites sont exemptes de toute vérification. Elle est même indésirable et au fond inutile.

Une autre différence concerne aussi la finalité communicationnelle. L'histoire du journal prouve qu'au début de cette pratique l'intimité se définissait par rapport à l'exclusion du destinataire. Puisque l'attitude des diaristes à l'égard d'autrui commençait à changer avec la publication des premiers journaux, l'intimité perdait naturellement de ce qu'elle avait d'impénétrable. La destination du texte devenait donc de plus en plus explicite en passant par toutes les étapes intermédiaires du destinataire caché, supposé et individualisé pour aboutir dans la période qui suit la seconde guerre mondiale au lecteur visé globalement. Au cours de son évolution la lettre a sauvé les principes de communication qui va du *moi* à *l'autre*. Dans l'immédiat le rôle de la correspondance différée revient donc au journal qui se désintéresse de communiquer à l'autre, mais ne le perd pas de vue. Ceci étant, la situation communicationnelle du journal implique deux groupes de destinataires: fictifs (le diariste s'adresse à lui-même ou bien à quelque confident personnifié) et réel (le destinataire précis, proche du diariste ou bien le lecteur du journal publié). Cette distinction ne saurait aucunement épuiser tous les cas intermédiaires qui peuvent se manifester. Elle confirme plutôt la tendance naturelle du journal à s'ouvrir devant plus qu'un individu, ce dont témoigne le projet explicite de publication chez les diaristes du XX<sup>e</sup> siècle.

Force est de convenir que le lecteur inscrit dans le journal n'est pas le lecteur standard de la lettre et ceci à cause du rôle qui lui est assigné dans les notes en permanente prolifération<sup>5</sup>. Le choix du destinataire unique, naturel pour ce type d'échange intime est justifié par la volonté du diariste de viser un nombre important de lecteurs par l'intermédiaire du lecteur favori, seul capable d'assumer ce rôle, souvent très pénible, de confident. Les amateurs des journaux ont pu souvent remarquer que le diariste insiste sur la présence de l'interlocuteur. Elle est caractéristique pour tous les journaux qui débutent à l'âge de l'adolescence, très délicat et compliqué du point de vue des relations avec les autres. J'y reviendrai encore dans la suite.

Ici j'en arrive à l'essence de la question concernant l'usage de la lettre dans la pratique diaristique. Il s'agit du texte dans un autre texte. Une ou plusieurs lettres que l'on peut trouver par-ci par-là n'ont aucune autonomie par rapport au contenu du journal, car elles ne sont pas la copie de

---

<sup>5</sup> Cf. H. Jaccomard, *Lecteur et lecture dans l'autobiographie française contemporaine*, Paris, Droz, 1993, p. 40.

l'activité épistolaire du diariste. Pour tout dire, elles n'ont pas été écrites pour être expédiées.

Voici un exemple de la lettre à soi qui figure dans le journal de Jules Michelet. Elle date du 20 mai 1820, le diariste a alors 22 ans et c'est une lettre de Jules à Michelet:

C'est pour faire connaissance avec vous, mon cher moi, que je vous écris cette lettre, qui ne sera pas la dernière. Car je ne vous connais guère, malgré l'intérêt que j'y ai; je vous ai si rarement parlé, quoique toujours avec vous! J'espère vous moins négliger à l'avenir, si les passions ne viennent pas nous empêcher de nous entendre. Je mets cette restriction, car je sais combien vous êtes mobile. Profitons du moins de ce moment de repos; écoutez-moi [...]<sup>6</sup>.

La lettre continue jusqu'à un *au revoir* final. Le ton majestueux des propos laisse entrevoir une distance qui sépare Jules d'un certain Michelet. Le premier s'adresse à un autre *moi* auquel le jeune homme pense confier ses peines. Il aurait pu le faire à son ami intime Paul-Benoist Poinot qu'il connaît depuis 1811 et qui suit pas à pas la famille du futur historien. Et pourtant! En 1820 à un jour près de l'enregistrement de la lettre en question Poinot quitte le cabinet des Michelet et commence alors une correspondance qui ne s'arrêtera formellement qu'avec la mort de celui-là, survenue à la mi-février 1821. Michelet, quant à lui, continuera à écrire des lettres qui seront successivement absorbées par la matière diaristique pour disparaître définitivement l'année après. Si j'en parle, c'est pour mettre en relief l'importance de la lettre écrite à lui-même. Michelet s'est rendu compte du jour au lendemain que Poinot s'éloignait physiquement et qu'il était en train de perdre une âme soeur (cf. note du 18 mai: «[...] Je ne crois pas que deux âmes se soient jamais ressemblé mieux que les nôtres; et nous serions, je crois, le même homme si nous eussions été placés dans les mêmes circonstances [...]», p. 79).

La lettre citée, la seule de ce type qui se soit conservée dans les écrits de jeunesse, marque certainement une étape importante dans la vie de Jules alias Michelet, car elle exprime une passion intransigeante qu'il porte à son ami, voire à lui-même. Le jeune homme s'épanche en évoquant son état d'âme et en signalant la route à prendre ainsi que les devoirs à faire. Par l'intermédiaire de la lettre il s'en prend à lui-même pour compenser l'absence provisoire de Poinot. Puisque Jules est le sosie de Michelet, il se propose comme son confident en attendant de lui exactement le même service. Vu le caractère unique de la lettre, l'affaire n'a pas fait suite, car, une fois la stabilité dans l'emploi du temps retrouvée, l'amitié avec Poinot reprend avec la même intensité. Le journal de Michelet enregistre ce

<sup>6</sup> J. Michelet, *Écrits de jeunesse (Journal 1820-1823. Mémorial. Journal des idées)*, texte établi par Paul Viallaneix, Paris, Gallimard, 1959, VI<sup>e</sup> éd, p. 80.

changement et le journal revient vite au mode conversationnel avec Paul-Benoist. Caractéristique est ici le mélange de deux registres diaristique et épistolaire. Après l'échange de plusieurs lettres Michelet décide de poursuivre la correspondance par le biais du journal: «[...] je crois devoir mettre dans mon "Journal" ce que je mettais dans mes lettres à Poinso. [...] Enfin, puisqu'il lit mon Journal, il y trouvera les idées que je mettais dans mes lettres, mais mêlées avec d'autres [...]» (p. 94). Fidèle à sa promesse, il note dans son cahier les réponses aux lettres de son ami. En effet *mon homme* ou *le cher Poinso*, comme il l'appelle, est omniprésent dans ses entrées et on a l'impression par moments que le diariste préfère dialoguer par «lettres-notations». Tout cela n'est que prétexte, car la multiplication et la confusion des destinataires dont deux réels (Michelet, Poinso) et un fictif (personnification du carnet), ne servent au fond que la personne du diariste. Il use de ce stratagème particulier pour s'assurer que derrière le miroir il y a un interlocuteur censé accepter tout propos.

Ce n'est pas par hasard que dans le journal intime la lettre souligne le caractère conversationnel des entrées. La pluralité voulue des destinataires prouve que Michelet tient à s'engager dans diverses voies pour pouvoir porter juste lors des débats avec ses *moi* disparates. Et c'est presque une banalité de dire que l'expéditeur parle avant tout de lui-même quand il écrit à quelqu'un. Si je le répète, c'est parce que Michelet essaie constamment de fuir les importunités dues à l'âge, à son exaltation et à l'instabilité de son caractère. L'extériorisation factice du destinataire, qui est un procédé quasi obsessionnel chez ce diariste, ne cesse pas avec la mort de son ami. Il passe des heures au Père-Lachaise à dialoguer avec Poinso, il tient le journal assis sur sa tombe et continue ainsi à puiser les forces morales et physiques dont il a besoin.

Le journal de Michelet combine deux types de destinataires, propres respectivement à la pratique diaristique et épistolaire. Cela ne fait aucun doute que c'est Poinso qui en est la cause principale, car le journal est écrit précisément pour lui et c'est toujours lui qui participe à la lecture réelle du texte. Faute de mieux Michelet se sert de la lettre pour renforcer l'efficacité conversationnelle du journal<sup>7</sup>.

Je me suis un peu attardé sur le journal de Michelet à cause de son originalité au niveau de la technique scripturale, mais ses confidences sont bien instructives pour ce qui est de l'usage de la lettre écrite à soi-même. La lecture quantitative des journaux apprend que de temps en temps les diaristes cessent poser devant le miroir comme s'ils avaient peur, comme

<sup>7</sup> Le problème de la destination dans le journal a été longuement analysé dans mon étude *Le journal d'écrivain en France dans la 1<sup>re</sup> moitié du XX<sup>e</sup> siècle*, Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM, 1996; cf. surtout p. 137-161.

disait Gide, de maquiller la vérité. Le changement de mode conversationnel impose au scripteur une attitude de sincérité, sollicitée par cet autre auquel la lettre est écrite. Les conventions du genre reviennent ici automatiquement, car aussi bien l'expéditeur que le destinataire savent exactement où commence et où finit le mensonge.

L'aptitude à introduire l'échange épistolaire, même partiel, neutralise une phase paroxysmique des confidences inscrites dans le journal intime, lequel, par sa nature, est tenu par les êtres condamnés à quelque souffrance. Dans bien des cas la démarche épistolaire signifie une manière de distanciation par rapport à sa personnalité en conflit. André Gide, par exemple, considérait son journal comme la création du double, donc de quelqu'un qui, non seulement, lui ressemblerait comme un frère, mais grâce auquel il pourrait échapper à ses contradictions. Dès la note du 8 janvier 1932, Gide sanctionne l'amitié avec le destinataire textualisé: «Je suis avec lui [c'est-à-dire avec le journal, J.L.] comme avec un ami trop longtemps délaissé et à qui l'on ne trouve plus rien à dire, parce qu'il ne vous a pas suivi [...]». Et comme pour confirmer la solidité de cette relation amicale, deux ans plus tard il notera: «[...] Entre vieux amis, que sert de s'excuser d'être restés longtemps sans se voir?» (30 mars 1934).

La recherche de l'âme-sœur est typique des journaux d'adolescence et les notations imitent souvent le discours épistolaire comme si un jour cette soi-disant lettre pouvait être expédiée à une personne digne de foi. Marie Bashkirtseff excelle dans la mise en place des interlocuteurs imaginaires, donc dans cette correspondance à voie unique. Elle écrit à un homme, l'objet de ses vains soupirs. Comme il sied à une telle lettre, la diariste, âgée de 12 ans, étale solennellement ses qualités comme si elle vendait des produits de luxe:

[...] Cher, tu seras ébloui de ma splendeur, et tu m'aimeras, tu verras le triomphe dont je serai entourée, et c'est vrai, tu n'es digne que d'une femme comme j'espère l'être. Je ne suis pas laide, je suis même jolie, oui plutôt jolie. Je suis extrêmement bien faite, comme une statue, j'ai d'assez beaux cheveux, j'ai une manière de coquetterie très bonne, je sais me comporter avec les hommes [...] (première note inscrite en janvier 1873)<sup>8</sup>.

Il est peut-être trop tôt pour écrire à une agence matrimoniale, mais elle cherche déjà et comme par correspondance son prince charmant. Or, le duc de H. n'aura pas tardé à épouser une autre fille et Marie se remettra non sans peine de son échec. Elle y arrivera bien sûr, mais redoublant de vigilance, elle préférera apostropher l'effectif plus important de ses chers confidents pour satisfaire à l'exaltation croissante.

<sup>8</sup> M. Bashkirtseff, *Journal*, vol. 1, Paris, Charpentier et Cie, 1888, p. 17-18.

L'absence de confident dont témoigne bon nombre de journaux est douloureusement ressentie par les diaristes. Aussi n'est-il pas étonnant que sa fonction soit exercée par la personnification du journal. Et puisque ce procédé caractérise aussi les textes écrits à l'âge mûr, nous voyons donc très bien qu'il n'y a qu'un pas de la crise juvénile à la pénible solitude de l'homme adulte. Le fameux «Mon cher cahier» qui traduit toute la complexité affective et conversationnelle du journal, est presque devenu une redite sans aucune valeur profonde. Mais que serait l'écriture diaristique s'il n'y avait pas de perspective épistolaire que cette apostrophe suggère?<sup>9</sup>

S'impose ici le cas de Maurice de Guérin (1810–1839) dont l'expérience dans les domaines qui nous intéressent est captivante à plus d'un titre. Elle mérite d'ailleurs une analyse plus approfondie, et pour les besoins de cette communication je me limiterai à l'essentiel pour illustrer la primauté de la démarche épistolaire chez ce poète. Avant qu'il commence son célèbre Cahier Vert, tenu entre 1832 et 1835, Maurice de Guérin écrit déjà régulièrement à plusieurs personnes dont son père et sa soeur Eugénie, aînée de cinq ans, à qui il communique ses misères intérieures. Contrairement à ce que nous pourrions croire, la correspondance ne s'arrête pas avec l'ouverture du journal et au surplus le nombre de correspondants augmente<sup>10</sup>. Au premier coup d'œil les interlocuteurs ne lui manquent pas et pourtant leur présence ne suffit pas pour le calmer. Même les soirées passées avec Hippolyte à évoquer le bonheur des jours enfuis ne ménagent pas la solitude du jeune homme peu préparé à la lutte avec les réalités de l'existence. Découragé par la méfiance à l'égard de lui-même il reste fidèle à son correspondant intime fictif pour, «[lui] conter [ses] peines et [l']entretenir paisiblement dans le secret» (24 janvier 1834, p. 74) Voilà une déclaration d'amitié faite le 20 avril 1834:

Ô mon cahier, tu n'es pas pour moi un amas de papier, quelque chose d'insensible, d'inanimé; non, tu es vivant, tu as une âme, une intelligence, de l'amour, de la bonté, de la compassion, de la patience, de la charité, de la sympathie pure et inaltérable. Tu es pour moi ce que je n'ai pas trouvé parmi les hommes, cet être tendre et dévoué qui s'attache à une âme faible et malade, qui l'enveloppe de son affection, qui seul comprend son langage, devine son coeur, compatit à ses tristesses, s'enivre de ses joies, la fait reposer

<sup>9</sup> Il faut rappeler ici une note ironique de Witold Gombrowicz qui était parfaitement conscient du jeu de communication que le journal suppose «Adieu pour l'instant, cher petit journal, fidèle tonton de mon âme, – mais ne hurle pas, veux-tu – ton maître sort, bien sûr, mais il va revenir», cf. son *Journal*, vol. 1953–1956, traduit du polonais, revu et complété par Alan Kosko, éd. Christian Bourgois, Paris 1964, p. 28.

<sup>10</sup> M. de Guérin, *Œuvres. Journal, lettres, poèmes et fragments*, coll. «Bibliotheca romanica», n° 132/136, sans date ni lieu d'édition. De Guérin envoie des lettres à Hippolyte de la Morvonnais, à François du Breil de Marzan qui sont ses amis intimes. Une fois le journal abandonné, l'échange par lettres continue jusqu'à sa mort (on y compte alors une expérience épistolaire importante avec Jules Barbey d'Aurevilly).

sur son sein ou s'incline par moments sur elle pour se reposer à son tour; car c'est donner une grande consolation à celui que l'on aime que de s'appuyer sur lui pour prendre du sommeil ou du repos. Il me faut, à moi, un amour comme celui-là, un amour de compassion [...] (p. 78).

Pouvait-il espérer la réponse et l'attendait-il vraiment par retour du courrier? C'est peu probable, mais il est vrai qu'avant la clôture des débats solitaires Maurice savait déjà que sa soeur venait d'ouvrir pour «Lui» son propre journal. On sait qu'elle continuait encore à écrire après la mort du frère bien aimé, à celui donc qui fût son «Maurice au Ciel». N'importe comment dès le départ Eugénie engageait le dialogue avec son frère et jouait ainsi à la correspondance imaginaire qu'elle sentait indispensable aussi bien à Maurice qu'à elle-même:

Pourquoi ne continuerais-je pas à t'écrire, mon cher Maurice? Ce cahier te fera autant de plaisir que les deux autres, je continue. Ne seras-tu pas bien aise de savoir que je viens de passer un joli quart d'heure sur le perron de la terrasse [...] (14 avril 1835);

Le veux-tu, mon ami, ce cahier écrit depuis deux ans? Il est vieux, mais les choses du coeur sont éternelles. [...] Je te livre donc celles-ci après quelques traits de plume, quelques lignes effacées [...] (1<sup>er</sup> août 1835)<sup>11</sup>.

A la même époque un autre compagnon d'infortune s'apprêtait à mettre en oeuvre le journal, conçu également comme un dialogue par écrit. Cet homme totalement manqué et à la fois le maître de l'impuissance intellectuelle, ne cessera de s'apostropher jusqu'à la fin de son existence. C'est lui justement qui a porté le journal intime à son paroxysme. Dans son énorme *Journal Amiel* reporte ses malheurs sur un drôle de couple, lequel est constitué par son autre *moi* et le journal personnifié. Ainsi le registre de ce célèbre Genevois abondera-t-il en permanente interrogation destinée au duo de persécutés persécuteurs. Quel masochisme de la part d'Amiel, mais il n'y avait qu'eux à pouvoir partager ses échecs littéraires et professionnels.

Reporter ses misères sur une autre face de soi-même est un procédé très fréquent. Une jeune diariste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Marie Lenéru, à l'âge de 13 ans, reste de longs moments à s'entretenir avec son moi. Voici un échantillon de son talent dans ce domaine:

Oh! c'est bien mal! Plus d'un mois sans faire mon journal. Mais que t'est-il donc arrivé, Marie? As-tu été malade? T'a-t-on empêché de le faire? Avais-tu donc tant de choses à faire pour que tu n'aies pas trouvé un instant pour faire ton journal? Oh! non, rien de tout cela; tu as été paresseuse et voilà tout. J'espère, ma pauvre enfant, que tu ne l'aura pas été ainsi pour toutes choses. Oh! non, heureusement; peut-être un peu pour les cours de M<sup>lle</sup> Salvagnac, mais maintenant je deviens très laborieuse [...] (25 février 1888)<sup>12</sup>.

<sup>11</sup> M. Chapelan, *Anthologie du journal intime*, Paris, Laffont, 1946.

<sup>12</sup> M. Lenéru, *Journal*, précédé du *Journal d'enfance*, Paris, Grasset, 1945.

Le ton du dialogue *moi-moi* choisi par Charles-Ferdinand Ramuz est moins catégorique. Cela résulte de son éducation protestante et de l'attitude à la limite du panthéisme et de l'existentialisme. Ni révolte, ni exaltation dans son journal. Les premières notes consignées à l'âge de 18 ans conservent le caractère des lettres amicales dans lesquelles il discute entre autres sur ses ambitions littéraires. Il adresse à son partenaire des mots de sagesse et l'interroge avec une solennité plutôt rare chez les diaristes («Te souvient-il peut-être de la réponse que je t'ai souvent faite quand tu me demandais...») ou bien «[...] Tu as peut-être deviné de quoi il s'agissait...», etc., note du 23 décembre 1896)<sup>13</sup>. Le côté pathétique du dialogue à voie unique est également typique de Maurice Barrès. Rédigé dans un style simplifié et sans artifice le journal révèle le diariste écrivant pour lui et faisant sans cesse le point sur lui-même. Dans ce dépôt quotidien de thèmes, d'objections et de renseignements on découvre un moraliste intelligent tourné vers les problèmes intimes de l'âme et de l'esprit<sup>14</sup>.

La vision du dialogue *moi-moi* change souvent avec l'âge de l'auteur. Marie Lenéru se plaît à se lire en écrivant. Elle y trouve de quoi nourrir son esprit de jeune fille. La consigne de type: «[...] il faut écrire pour exister, pour devenir soi», résonne d'incessants appels à la conversation intime (cf. note du 7 décembre 1899). Par contre, pour Charles Du Bos «le dialogue de Charlie avec Charlie» est perçu comme l'un des symptômes directs de la crise spirituelle et morale qu'il a autrefois vécue<sup>15</sup>.

Les exemples cités plus haut démontrent que l'inscription du destinataire varie en fonction du rôle que les diaristes attribuent à la notation quotidienne. Mais il arrive aussi souvent que la destination dépend uniquement des caprices momentanées du scripteur. Toujours est-il qu'avec le temps changent les modes de distanciation vis-à-vis du partenaire de dialogue. Les raisons de ce changement sont diverses, en tout cas aucun diariste ne serait capable de continuer à la longue le même type de dialogue. Les exemples ne manquent pas, mais je vais recourir à celui de Pierre Louÿs qui au bout de trente ans revient à son journal pour l'annoter. Toutes les corrections et les annotations ont été conservées et publiées avec le texte principal en 1929. Louÿs opère évidemment l'actualisation de ses anciennes notes par l'intermédiaire du dialogue qu'il engage avec le moi d'il y a trente ans. Dans le journal le jeune homme de 16 ans s'adresse à son moi au pluriel de politesse. En 1918, lors de la relecture Pierre Louÿs se sent directement

<sup>13</sup> Ch.-F. Ramuz, *Journal 1896-1942*, Paris, Grasset, 1945.

<sup>14</sup> M. Barrès, *Mes Cahiers*, 13 vol., Paris, Plon, 1929-1950.

<sup>15</sup> Ch. du Bos, *Journal*, 9 vol., Paris, Corrêa, 1948-1950 (pour les notes des années 1924-1928); Paris, La Colombe, 1954-1961 (pour celles des années 1929-1939); l'expression citée est de Du Bos même, et elle décrit l'un des registres quotidiens de l'auteur; cf. vol. 6, note du 15 novembre 1930. Pour plus de détails voir mon étude: *Le journal d'écrivain...*, p. 39-40.

visé par les propos. D'où les réactions pleines d'ironie à ce qui déverse du texte. La lettre écrite à soi est enfin parvenu à son destinataire et il ne lui reste qu'à reprimander l'enfant qu'il était. En guise d'illustration voici plusieurs réflexions ajoutées au bas des pages: «On ne dit pas ça. On dit: écrire. / Penses-tu, sale gosse! / Oh! non! je ne suis pas fier de toi. / Ne me raconte pas ces tristesses-là, mon petit / Ta bouche, bébé!»<sup>16</sup>.

Pour conclure il faut constater tout d'abord que les affinités entre la démarche diaristique et épistolaire résultent du même besoin de communiquer à autrui. La textualisation chez les diaristes d'un ou de plusieurs destinataires correspond à l'inscription du destinataire extratextuel lors de l'activité épistolaire. La tenue du journal est souvent considérée comme une substitution de la correspondance en l'absence de récepteur digne de confiance. Pour bien des diaristes le rituel quotidien de la notation s'associe à l'écriture de la lettre: «[...] ce journal est une lettre à mon lecteur inconnu. Une lettre que je reprends chaque matin, qui n'est jamais terminée, qui est sans queue ni tête, où je me contredis, me repens, me défends, m'accuse, m'interroge, avec au coeur le désir fou de continuer, de ne jamais arrêter le jeu [...]»<sup>17</sup>. Cette définition proposée par Jacques de Bourbon Busset est souvent de rigueur chez les diaristes.

A ma connaissance, la plupart des diaristes cités s'adonnaient également à la correspondance. Si, comme c'est le cas de Marie Lenéru, il manque des preuves, c'est peut-être parce que leurs lettres ne s'étaient pas conservées ou bien elles attendent toujours l'ouverture de quelque boîte secrète cachée dans le grenier. Par contre, la tenue du journal peut tuer la correspondance, ce dont parle Julien Green dans une note du 6 janvier 1956, et inversement, les lettres peuvent prendre la place du journal, comme cela est arrivé à André Gide à l'époque de la fameuse correspondance avec Madeleine. Cependant il est important de savoir que les deux pratiques sont d'un secours inestimable pour les auteurs. La démarche épistolaire constitue un instant d'ouverture vers l'extérieur ou, pour dire autrement une sortie provisoire de la coquille. C'est parfois aussi un clin d'oeil du diariste vis-à-vis de lui-même pour dissimuler l'essence du drame intérieur. Enfin l'intrusion du *tu* dans le journal résulte de besoin de distanciation par rapport à soi-même ce qui facilite le dialogue en solitaire. Pour l'épistolier diariste l'écriture est un moment de transfert de la substance psychique vers l'espace où l'individu s'affirme en tant que valeur en elle-même et où commence l'acte d'autocréation sans lequel ni le diarisme ni la correspondance n'auraient de sens.

<sup>16</sup> P. Louÿs, *Journal intime 1882-1891*, Paris, Montaigne, 1929, p. 37-39.

<sup>17</sup> J. de Bourbon Busset, *Journal*, fragments publiés dans: *La Nouvelle Revue Française*, n° 274, oct. 1975, p. 157-158.

*Jerzy Lis*

### LIST PISANY DO SAMEGO SIEBIE W PRAKTYCE DZIENNIKOWEJ

Badając dzienniki pisarzy francuskich, autor zauważył pewną analogię między stylem pamiętnikarskim i epistolarnym. W obydwu przypadkach mamy do czynienia z potrzebą komunikowania, czyli przekazywania pewnych treści od nadawcy do odbiorcy. Z perspektywy formalnej, semantycznej czy też funkcjonalnej podobieństwo to jest uzasadnione, gdyż odpowiada modelowi dialogu. Charakter dialogu, który występuje w liście i w dziennikach nie jest jednakże tej samej natury. List implikuje przepływ informacji od piszącego do jednego lub wielu konkretnych adresatów (list prywatny lub list otwarty), podczas gdy dzienniki pisane są często do szuflady. Autor stawia sobie pytanie, czy rzeczywiście zapiski pisarzy, które nie poszukują odbiorcy uczestniczącego w wymianie informacji mogą brać udział w akcie komunikacji. Oprócz odbiorcy realnego istnieje przecież jeszcze adresat wyimaginowany, co potwierdza teoria Karla Vosslera, według której wystarczy jedna osoba, aby mógł zaistnieć dialog. Monolog byłby więc najdoskonalszą formą dialogu. Dziennik nie potrzebuje odbiorcy, a jednak trudno odmówić mu cech dialogu. Autor wyróżnia dwa typy odbiorców dzienników: odbiorcę fikcyjnego (sam autor, wymyślona osoba czy też dziennik, który staje się intymnym rozmówcą pisarza) i odbiorcę realnego (czytelnik opublikowanego dziennika). Pierwszy typ odbiorcy, pomimo rozróżnień, można sprowadzić do samego autora, ponieważ pisarz prowadząc dialog ze swoim dziennikiem rozmawia ze sobą. Listy, które adresuje do wymyślonych postaci, są listami do niego samego.